

Denis Rudler

ALDO
(Extrait)

J'ai fait la connaissance d'Aldo à un moment de ma vie où je ressentais une grande confusion, un de ces moments dont on ne sait s'il va tourner au drame ou à la comédie. Je n'avais pas revu Mathilde depuis des mois. Elle avait trois enfants et un mari. Elle essayait de rétablir son couple. Du temps perdu. Le mari était incapable de garder un boulot pour nourrir sa femme et ses enfants. C'était voué à l'échec.

Pour pallier les désagréments de cette situation, je maintenais artificiellement et épisodiquement une ancienne relation. Elle s'appelait Sylvie, elle était substitute du procureur et torturée. Nous n'étions pas faits pour vivre ensemble. Je la rencontrais de temps à autre, faute de mieux. Je ne supportais pas la solitude. Dormir seul m'était douloureux. Je ne fermais pas l'œil de la nuit, je passais des heures à grignoter, c'était mauvais pour ma santé et mes dents. Ça me coupait l'appétit pour toute la journée. J'avais bien essayé de solliciter la compassion d'une de mes collègues, une jeune vendeuse qui travaillait à mi-temps et qui avait une licence d'anthropologie. Du moins, c'est ce qu'elle prétendait. Elle avait pris un air pincé et elle m'avait expliqué que pour rien au monde elle ne coucherait avec un vieux schnock ! D'une part, il ne s'agissait pas de coucher, mais de dormir ensemble, ce qui était bien différent. D'autre part, j'étais loin d'être un vieux schnock, car, malgré ma calvitie précoce et ma petite taille qui donnaient de moi une image fautive, j'avais de la vigueur et de la tendresse en proportion inverse de ma taille. J'approchais la quarantaine, je venais à peine de quitter le jardin des illusions adolescentes et l'on me traitait déjà comme un vieillard. Mais, en général, les refus tenaient moins à ma taille qu'à mon métier. J'étais boulanger, je me levais tôt, ça décourageait les prétendantes.

J'exerçais ce métier depuis quinze ans. J'y étais arrivé par hasard, suite à de brillants échecs scolaires. Je m'étais engagé confiant sur le chemin qui mène au baccalauréat. Mais, après être resté treize jours deux heures six minutes et quarante-cinq secondes au lycée, j'interrompis mes études. Dans cette affaire les professeurs ont fait preuve d'une patience au moins égale à la mienne, ce qui est une sorte d'exploit. Il y en avait tant, de caractères et de méthodes si différents, que j'aurais bien de la peine à retrouver lequel s'est montré le plus odieux ou le plus indifférent à mon égard. Le pays s'avancait sur la pente savonneuse d'une dépression économique sans précédent, j'aurais pu y laisser ma santé comme tant de mes amis et collègues.

Un matin, sur les coups de dix heures, une femme entra dans le laboratoire, autrement dit le fournil. Dix heures, c'est le moment où on achève le travail le plus dur, on a besoin de se relâcher, de souffler. J'étais seul. L'apprenti était au centre de formation et mon collègue pâtissier faisait la cour aux vendeuses. Je crus qu'il s'agissait d'une représentante en chocolats biologiques et autres produits dérivés. De vraies casse-couilles, je n'avais aucune envie de perdre mon temps. J'aspirais à me reposer, car j'étais épuisé par une nuit blanche passée à boire la bière de mars avec quelques copains. J'étais rentré chez moi vers deux heures du matin, j'avais pris une douche brûlante avant de me rendre au travail. Une masse sombre et informe suivait la femme. J'allais les chasser quand le patron arriva.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années aussi large que haut - mais pas plus haut que moi, avec des bras musclés et épais comme des baobabs au bout desquels pendaient des mains pareilles à des planches à laver. Dans sa jeunesse, il était capable de retirer du pétrin une coulée de cent kilos de pâte et de l'envoyer valdinguer à l'autre bout du fournil. Ses doigts étaient comme des bâtons de dynamite. C'était un handicap, car il passait une bonne partie de son temps devant son ordinateur et perdait un temps fou à taper d'un doigt empoté. Il en était à son cinquième ou sixième clavier. « Madame est conseillère, dit-il avec un accent alsacien à couper au couteau, elle accompagne monsieur qui est sans emploi. Il va effectuer un stage ici. Je compte sur toi pour lui réserver le meilleur accueil possible ».

Il avait ajouté « possible » comme s'il doutait de mes capacités d'accueil. Je n'ai pas toujours fait preuve de bonne volonté. Certains me traitent de caractériel. Il y a des jours où je suis franchement imbuvable. Mais tout de même, je sais reconnaître l'honnête proposition du coup fourré. Il est vrai que le sourire de la conseillère avait de quoi dissiper les bouffées de vinaigrette qui me montaient au nez chaque fois que le patron se mêlait de me fourrer dans les pattes un stagiaire aussi gauche que maladroit, aussi motivé que mon chat quand je l'emmène chez le vétérinaire.

Elle se présenta. J'entendis cette musique particulière des voix que l'âpreté du travail à la tâche n'a pas vieillie prématurément. Je remarquai la finesse de ses traits et la peau délicate de son cou. Je l'écoutai à peine. Ce sont des discours mille fois entendus depuis des années. S'il fallait faire le compte des stagiaires de tous âges, toutes conditions, toutes situations et tous sexes qui s'étaient succédés dans cette boulangerie, il y aurait de quoi remplir un stade. Parfois c'était les collègues qui déversaient par classes entières les futurs échecs au brevet, d'autres fois c'était les organismes de formation qui s'agitaient comme des mouches dans le grand bocal de l'insertion sociale. Le patron avait un défaut, il ne disait jamais non. Il y avait toujours quelques choses à faire, un peu de farine à balayer, un panier à porter, la cour à nettoyer, les framboises à épépiner. Ce jour-là, mon oreille se dressa comme une soupape de moteur à injection directe quand, dans le miel de son baratin, j'entendis: «...est boulanger...».

A ces mots, le gaillard frémit, mais je fus bien le seul à le percevoir. J'en profitai pour le scruter au-delà de ses chairs, de cette bourre flasque dans laquelle il était enveloppé comme pour se prémunir d'un monde hostile, injuste et violent. Certains s'enferment dans une psychonévrose en béton, d'autres consomment le temps avec l'avidité de jeunes suceurs de stock-options, d'autres encore se murent dans un silence kafkaïen et rêvent de châteaux en Espagne. Lui, non, il avait choisi l'airbag d'acides gras saturés comme filet de protection. Ce n'était pas d'un coût élevé, car il l'entretenait à l'aide d'un mélange de coca cola, de chips et de gommages Chamalow.

- Tu as ton CAP ? demandai-je au grand singe maladroit, son nom m'avait échappé et je n'osai trahir mon manque d'attention initiale. J'employai le tu qui convient entre membres d'une même corporation.

- Oui, dit-il. Ce oui lui coûta une louchée d'oxygène qui l'obligea à respirer deux grandes bolées d'air avant de terminer : mais c'est pas boulanger, c'est pâtissier ! S'il avait rencontré un pâtissier, il aurait dit l'inverse.

Il transpirait. La sueur coulait de son front, ruisselait par-dessus ses yeux et se répandait sur ses joues épaisses et rondes avant de filer sur la minerve de graisse qui lui enserrait le cou. Il avait une petite bouche et un nez court. Il ressemblait à un bouddha, un bouddha malheureux, une figure introuvable dans l'imaginaire du bouddhisme. Il portait une sorte de grande tunique qui lui couvrait la poitrine et le ventre. Elle était vraiment très large, très flottante comme son corps à cet endroit. Il avait un pantalon de survêtement de couleur bleu marine avec deux bandes blanches sur le côté, celui que portent si souvent les personnes restées trop longtemps au chômage, les pauvres et les fous enfermés dans les hôpitaux. Ce pantalon mal cousu, acheté pour une poignée de maïs sur le marché, en rajoutait à son côté flasque, à son relâchement. Aux pieds, inévitablement, les baskets à quatre sous fabriquées en Chine dans les semelles desquelles, dit-on, sont dissimulés les messages des malheureux prisonniers qui les ont confectionnées. Tout cela formait un ensemble pathétique qui me toucha et me plongea dans une certaine perplexité. J'en ai pourtant rencontré des stagiaires qui donnaient cette impression de misère, cette fragilité existentielle absolument incompatible avec un travail. On lit dans leurs yeux la peur de reprendre une activité et de ne pas pouvoir tenir le poste qu'on va leur confier. Là, il s'agissait d'une angoisse différente, l'homme se liquéfiait sous nos yeux et ni la conseillère ni mon patron ne semblaient s'en apercevoir. Il fallait rassurer le patient (excusez ce mot, mais je n'en trouve pas d'autre plus adapté). Je dis :

-Tu vas t'occuper des viennoiseries. Ça devrait te convenir pour une reprise, les viennoiseries.

Celui qui a appris à façonner un croissant s'en souvient toute sa vie, c'est comme monter à vélo.

-Ça lui conviendra parfaitement, dit la conseillère, sans même lui demander son avis.

-Oui, ça lui conviendra, répéta le patron.

Il s'attendait au pire, je lui démontrais que je pouvais être humain et avoir de l'empathie pour mes frères dans la détresse. Tout le monde paraissait content sauf le principal intéressé qui s'épongeait le front avec un mouchoir aussi large qu'un torchon de vaisselle et que la conseillère regardait d'un air dégoûté. C'est seulement à ce moment là que je ressentis l'odeur légèrement acidulée et rancie qui flottait alentour. On aurait dit qu'un chat avait pissé dans un coin du fournil, pardon, du laboratoire. La seule question que je me posai fut : « le stagiaire parviendra-t-il à entrer dans la douche que la maison a aimablement installée entre les chiottes et les sacs de farine ? ». C'était un bloc en plastique, étriqué et sombre, dans lesquels il fallait entrer à reculons si l'on voulait en ressortir sans risquer de se casser la figure. Le bac ne supporterait pas son poids. Or, je ne voyais pas comment travailler avec un stagiaire qui ne se plierait pas à une hygiène stricte. La conseillère devina mes interrogations, elle dit :

-Nous avons fait une demande à son tuteur pour lui acheter des vêtements de travail. Mais à cause de sa taille, il faudra solliciter une entreprise qui fait du sur

mesure, ça prendra un certain temps. En attendant, il a trouvé un maillot et un pantalon de survêtement blanc au Secours Catholique.

Va pour le survêtement, pensai-je, ça aurait pu être une tenue de gladiateur.

-Il commencera à quelle heure ? demanda-t-elle.

Le patron allait dire une connerie, je pris la parole :

-A quatre heures. Puis on avancera l'heure. Faut y aller mollo.

-Vous attaquez à quelle heure ?

-Deux heures, dis-je, en jetant un regard sévère au patron qui se fit tout petit.

Celui-ci était mal à l'aise depuis qu'il avait divorcé et qu'il sortait avec une animatrice de body forme. Elle travaillait la journée dans un centre d'hygiène (je préfère ce terme à fitness qui ne veut rien dire et pue l'huile de monoï). Le soir, elle pratiquait le body-building (curieusement, dans mon imaginaire, le mot évoque les gratte-ciel de New York, sans doute à cause de King Kong). C'était une femme exigeante qui ne relâchait jamais son lapin avant cinq ou six heures du matin, moment où nous étions sensés avoir déjà cuit plusieurs centaines de baguettes. Le pauvre amant en avait si mauvaise conscience qu'il filait à son bureau, un peu honteux, nous saluant d'un rapide mouvement de tête.

Le patron n'était plus que l'ombre de lui-même. Pendant des années, il avait passé des nuits sans dormir pour sortir ses fournées. Désormais, il se traînait comme une âme en peine, dévoré par une passion cruelle, lui qui n'aurait dû se consacrer qu'à sa seule vraie passion : le pain frais.

-Vous faites un beau et difficile métier, dit la conseillère. Elle se tourna vers l'airbag. Oui, Aldo, c'est un beau métier, c'est le vôtre. Il vous appartient de profiter de cette occasion pour l'honorer. Vous en avez les moyens, nous en sommes persuadés. Vous n'allez pas nous décevoir, nous le savons, car nous avons confiance en vous. Ces messieurs, sont là pour vous aider. Je viendrai vous rendre visite. S'il y a des problèmes, il faudra m'en parler. Nous avons du temps, mais pas tant que ça. La commission a été ferme. Si pas d'effort, plus d'indemnités. Si plus d'indemnités, vous êtes à la rue. Personne ne le souhaite, ni vous, ni moi, ni aucune personne qui vous aide.

On ne pouvait pas être plus clair. Tout à coup, la peau du cou d'Aldo (donc, il s'appelait Aldo, mais il n'était pas d'origine italienne) me parut moins tendre et j'éprouvai un sentiment de pitié. Je fus étonné par son manque de réaction. Il resta muet. Elle attendit une réponse qui ne vint pas.

-Donc à mardi, quatre heures, dit-elle.

J'étais estomaqué. C'était bien la première fois qu'une conseillère accompagnerait un stagiaire à quatre heures du mat.

-On vous offrira du café et des croissants chauds, lui dit le patron.

-Pardon, fit-elle, on ne s'est pas compris, ce n'est pas dans nos méthodes pédagogiques d'accompagner les stagiaires. Il faut qu'ils apprennent à être autonomes. Il n'y a pas d'insertion réussie sans autonomie.

-Mais, objectai-je, comment va-t-il venir ? Il n'y a pas de bus à quatre heures du matin. Il a un vélo ?

Question stupide, je le savais. Il lui aurait fallu un vélo spécial, à quatre roues, et comment aurait-il eu les moyens de se payer une voiture avec ses misérables indemnités ?

-Il habite rue de Pékin, ce n'est pas si loin.

De la rue de Pékin au laboratoire, il y avait deux kilomètres au moins. Face à ma perplexité, elle crut bon d'ajouter :

-Ça lui fera le plus grand bien de marcher un peu. N'est-ce pas Aldo, ça vous fera du bien ?

Les yeux de l'intéressé se couvrirent de brume. Il ne répondit pas. Durant tout l'entretien, il n'avait presque rien dit. Et que pouvait-il objecter ? Le patron resta silencieux. Pour lui, les carottes étaient cuites. Le stagiaire n'était pas en état, ni physiquement, ni pratiquement, de venir au travail.

On discuta encore des horaires, des absences, des visites de suivi, du bilan, des observations et tout le bavardage inhérent à ce type d'action. Je fus désigné tuteur et le patron signa une convention en six exemplaires dont l'un nous reviendra, dans quelques semaines, après que le directeur de l'organisme de formation, le directeur de l'agence pour l'emploi, le directeur départemental du travail et le préfet l'aura signée. Le stagiaire signa. Une méchante odeur vint me titiller les narines. Je poussai un hurlement, courus ouvrir le four, saisis la pelle et en sortis une plaque de pâtes à choux carbonisées. Alors, je crois, le visage d'Aldo s'éclaira d'un pâle sourire.

Le dimanche soir, j'avais un peu de temps devant moi, car je ne travaillais pas le lundi. J'en profitais pour aller au cinéma, boire un verre dans un bar du centre ville, rendre visite à des potes ou à Sylvie. Elle habitait dans un immeuble de quatre étages, terrasse, ascenseur, câble et connexion Internet, moquette au mur, faux marbre de glace dans le hall d'entrée et possibilité de garer sa voiture dans un sous-sol moyennant un supplément dont il valait mieux ne pas faire l'économie. Même la voiture d'un magistrat n'échappe pas aux turpitudes de la rue. On se présentait via un interphone. C'était pratique. Je déclinais mon identité. Soit elle ouvrait et je montais. Soit elle n'ouvrait pas et j'allais noyer ma solitude dans un bar proche. Elle pouvait changer d'avis entre le moment où la porte s'ouvrait et celui où je sortais de l'ascenseur. Si la porte de son appartement était entrouverte, je pouvais entrer. Dans le cas contraire, je n'avais plus qu'à redescendre. Au début, je m'acharnais sur la sonnette au point que les voisins finissaient par montrer le bout de leur museau. Je bafouillais quelques mots d'excuse et filais plus vite qu'à mon tour. Un jour, de colère, je brûlai le bouton de la sonnette avec une allumette. Mais il s'agissait de l'éclairage, une gerbe d'étincelles jaillit et le palier plongea dans le noir. Je repartis à tâtons, m'engouffrai dans un placard que j'avais pris pour la porte de l'ascenseur et terminai ma trajectoire au troisième sous-sol suivant un chemin qui est resté, à ce jour, un mystère pour moi.

Ce soir-là, la porte s'ouvrit, je montai. La porte de l'appartement était entrouverte, j'entrai. J'enlevai mes chaussures. Il y avait de la moquette blanche partout. Du temps de nos premiers émois, j'avais eu le malheur de marcher dans une crotte de chien avant de monter, de sorte qu'on pouvait lire sur la moquette la trajectoire de notre passion. Je dus nettoyer, ce qui faillit tourner à la catastrophe, car je n'avais aucune expérience du shampooinage des moquettes.

Mes chaussettes n'étaient pas très propres. Elles laissaient de légères traces grises. Mais j'avais des circonstances atténuantes, j'étais à court de chaussettes. Si la moquette était blanche, les meubles étaient noirs, ce qui créait une ambiance en noir et blanc assez peu propice à la joie et aux festivités, d'ailleurs il eut été inconcevable de vomir sur la moquette après une soirée trop arrosée. J'avançai sur la pointe des pieds. Elle était immobile, le regard fixé sur une fenêtre par où pénétraient les lumières acides d'une enseigne de restauration rapide. Sur une table basse : une bouteille de vodka et un verre vide. Je me penchai pour l'embrasser sur la joue (sa bouche ne s'ouvrait aux baisers que suivant des créneaux horaires plus improbables que ceux autorisant le lancement d'une fusée Titan). Elle sentait l'alcool. Je lui dis doucement à l'oreille : « ça ne va pas ? ». Elle répondit par quelques longs sanglots, puis des larmes chaudes et salées comme je les aime. J'essayai d'en capter quelques unes du bout de la langue, mais elle se prit la tête dans les mains, me privant de ce rare plaisir. J'en éprouvai une vive frustration et je faillis me retirer comme j'étais venu, quand, brusquement, elle me pria de baisser les volets. « J'ai horreur qu'on me voit pleurer en public », se justifia-t-elle. Je fermai les volets, en profitai pour aller prendre un verre à la cuisine et revint me verser un fond de vodka qui me fit le plus grand bien. Elle s'essuya les yeux avec un mouchoir en papier de couleur rose, parfumé à l'anis, une odeur perceptible à vingt mètres.

-Je suis une damnée, dit-elle, avant de déverser une nouvelle vague de larmes (elles avaient un léger goût de cacahouètes, je m'agenouillai, près à fondre sur elles).

-On est tous des damnés, fis-je.

-Mais il y en a qui le sont plus que d'autres !

Elle sanglota. Je ravalai ma gourmandise.

-Bon, alors, que s'est-il passé ?

-J'en ai marre d'envoyer des pauvres types en prison.

-Est-ce une raison pour pleurer ?

-Cet après-midi, j'ai requis cinq ans contre un toxicomane braqueur. Un multirécidiviste, un malheureux qui s'est reconverti dans le commerce de poudre à laver de contrebande.

-Et c'est ce qui te fait tant de peine !

-Toi, au moins, tu peux être fier de ce que tu produis. Tu fais plaisir au gens. Ils dégustent ton pain, ils apprécient tes croissants, ils te renvoient le bonheur que tu leur donnes. Moi, je n'ai que les regards ironiques des avocats et la peur des accusés. Si encore je m'en prenais aux maquereaux qui font leur gras sur le dos de la misère sexuelle ou aux politiques qui traficotent avec les hommes d'affaires pour consolider leur pouvoir..., mais non, il n'y a que des braqueurs à la petite semaine, des gosses paumés qui n'ont pas grandi, des toxicos qui font pitié, des margoulins qui survivent à coups de petites embrouilles. Même pas un assassin, un vrai, un serial killer. Rien que du social qui a mal tourné.

Je profitai de sa longue tirade entrecoupée de légers hoquets pour plonger ma tête entre ses cuisses et, tandis qu'elle se lamentait sur le rôle de la justice de classe dans la guerre sociale, je remontai sa jupe pour aller renifler ses intimités qui, comme ses larmes, avaient un goût de cacahouètes, mais à peine plus poivré. Elle mit du temps à s'en apercevoir. Elle qui avait si souvent joui de ma langue

effleurant son bégonia, elle dont j'avais toujours entrouvert avec précaution la Porte de Jade, elle me donna un coup si violent sur le crâne que je tombai à la renverse, à moitié estourbi, les yeux encore pleins d'une obscure pilosité et le nez rempli d'une douceur fruitée. Elle prit conscience de son geste et poussa un cri que je perçus dans le lointain d'un bruissement maritime. Elle me versa sur la tête un demi litre d'eau à dix francs le mètre cube, taxes et redevances comprises. A ce prix, on n'hésite plus à poser des robinets en or.

-Excuse-moi, dit-elle, ça a été plus fort que moi, il y a des contradictions qui font mal au cœur.

J'en profitai pour l'attirer vers moi. Pour ne pas tacher la moquette, nous fîmes l'amour avec la précision d'un horloger suisse introduisant un axe d'un demi-millimètre de diamètre dans son fourreau.

Plus tard, après que nous eussions dévoré une moussaka surgelée réchauffée au micro-onde, arrosée d'un vin finlandais au nom imprononçable, elle daigna enfin s'intéresser à ma pauvre vie. Je lui racontai la visite de la belle conseillère et de son stagiaire. La description de ce dernier excita sa curiosité. Elle l'avait déjà rencontré, elle cherchait dans quelles circonstances, elle finit par trouver.

Quelques mois auparavant, un gros bébé malheureux était passé devant le tribunal pour une consommation ahurissante de minitel rose, une facture de plusieurs dizaines de milliers de francs qu'il était incapable de payer. Elle s'était montrée ferme mais clémente, exigeant des soins et une mise sous tutelle. Elle se souvenait d'une journée éprouvante, car il y avait eu d'autres cas pitoyables, un jeune français d'origine maghrébine qui avait mis le feu aux poubelles d'un immeuble, un autre qui avait profité de la distraction d'un policier pour lui voler son scooter, une femme qui avait empoisonné une cinquantaine de chiens après que son chat eut été dévoré par un pitbull, rien que le quotidien d'un tribunal de province avec des prévenus tous plus pathétiques les uns que les autres.

Nous étions assis de part et d'autre de la table basse dans le salon. Je la laissais parler, cela lui faisait le plus grand bien. C'est à ce moment-là que mon regard perçut une tache suspecte à l'emplacement où nous nous étions livrés au rite amoureux. Je lui proposai de me préparer une infusion. Elle me regarda avec des yeux de morue et me demanda si j'étais malade. « C'est la moussaka, dis-je, c'est un peu trop gras pour mon estomac ». Elle se rendit à la cuisine. Je courus au bar, versai un peu de vodka sur mon mouchoir et frottai la moquette à l'endroit où elle était tachée. J'aperçus une carte sous un tabouret. Je m'en emparai. Il ne s'agissait pas d'une carte bancaire mais d'une carte professionnelle, celle d'un médiateur auprès du tribunal. Un amant étourdi l'avait peut-être égarée là. Je la fourrai dans ma poche, ça pouvait servir.

La tache disparut et le revêtement avec. Je l'entendis revenir. Pour dissimuler le trou, je déplaçai le tabouret sur lequel se trouvait un pot de sténographum. Le pot tomba et la terre se répandit sur la moquette. Je n'avais plus d'autre choix que de m'évanouir comme si, victime d'un malaise, j'avais entraîné le pot dans ma chute. Elle fut d'une extrême douceur, d'une attention

inimaginable, jusqu'au moment où elle vit le sinistre. Je me retrouvai à la rue plus vite qu'à mon tour avec pour seule perspective d'aller me consoler en compagnie de quelques bières d'origines diverses. Depuis, j'évite la vodka et les moquettes blanches.

Je rentrai tard et passai une partie de la nuit à lire le Grand Dictionnaire Médical Illustré dans lequel je trouve énormément d'échos à mes malheurs tout en les relativisant, car la somme des maux qui peuvent affliger le corps humain est largement supérieure à la somme de ses joies. Au fond, j'ai raté ma vocation. J'aurais dû être psychanalyste. Au pire boucher. Je suis boulanger. C'est un moindre mal. Je dormis quelques heures. L'insistance impitoyable de la sonnette me tira d'un sommeil poisseux. Je me traînai jusqu'à la porte, l'ouvrit. Le regard de la femme qui me faisait face me laissa perplexe. Il se passait quelque chose d'anormal. Elle débita son boniment à la vitesse d'une soupape de sécurité. Elle vendait des abonnements pour un réseau de télévision par satellite. C'était proprement indécent. Je la traitai de tapeuse, couette ambulante, mademoiselle bitume, sauterelle de satellite, boîte à vérole, prime time, pompeuse de l'audimat et de briquette des écrans. Je lui claquai la porte au nez. Je me rendis à la salle de bain et je me découvris nu dans le miroir. J'éprouvai un sentiment de honte qui acheva de me réveiller et déclencha les prémices d'un mal de crâne qui n'allait plus me quitter de toute la journée.

Ce fut une journée interminable. A plusieurs reprises, j'essayai de joindre Mathilde, la mère des trois enfants de son mari, mais à chaque fois le téléphone sonna dans le vide. Pour prendre l'air, je me résolus à faire quelques courses. J'en profitai pour faire changer le pot d'échappement de ma voiture, une Renault 4L de couleur vert pâle, de plus en plus effacé à mesure que le temps passait. Elle se faisait vieille. Elle avait vingt-cinq ans, le bel âge, je n'envisageais pas de m'en séparer. Pendant l'opération, je parcourus les revues qui traînaient dans la salle d'attente. J'avais l'impression d'être chez le dentiste ou chez le vétérinaire, mais c'était ma voiture que j'attendais. La lecture des revues ne fit que renforcer le dégoût d'une journée sans objet. A midi, je déjeunai d'une baguette et d'une salade de museau achetées au supermarché. Le pain avait la consistance de la gélatine et la salade un goût de caoutchouc.

Je passai l'après-midi dans un bar à refaire le monde avec deux intermittents du spectacle qui travaillaient pour une boîte de location de scènes et de chapiteaux. Installer les planches sur lesquelles évoluaient les stars du rock suffisait à leur rendre le peu de la gloire qui les aidaient à vivre. A part ça, ils buvaient beaucoup, leurs discours se déroulaient en boucle et étaient proprement ennuyants, mais c'était bon pour mon spleen. Il s'y diluait comme le sel dans l'eau boueuse d'une mare où rien ne bouge vraiment.

Je tentai un nouvel appel en direction de Mathilde. Je tombai sur son mari. Je me fis passer pour un vendeur de cuisine intégrée. Il sembla intéressé. Il n'avait pas d'argent, il vivait du RMI, des allocations familiales et de la vente sauvage de pièces détachées pour automobiles qu'il récupérait je ne sais où. Je dus entretenir mon boniment. Je lui suggérai de me passer sa femme. Il le prit mal, il n'était pas

macho, la cuisine lui servait autant qu'à elle. Tout cela ne faisait que renforcer sa condition d'incompris, de victime sociale, depuis qu'il avait été licencié de son boulot de ferrailleur récupérateur chez un démolisseur de la place. Il en rajoutait, je le savais et je ne pouvais rien dire étant pris à mon propre mensonge. Finalement, j'inventai un appel sur une autre ligne -il y a toujours une autre ligne qui sonne ailleurs et qui exacerbe notre condition de poisson frit. Mais il insista. Cinq minutes s'écoulèrent encore, en jérémiades et en fanfaronnades, avant que je ne parvienne à m'en défaire. Ce type était une sangsue, une calamité, un tyran domestique. S'il n'y avait eu les enfants, je n'aurais pas hésité un instant à recueillir sa femme chez moi. Mais c'était vraiment trop petit pour les recevoir tous et jamais Mathilde n'accepterait de se séparer d'eux. Je raccrochai avec une envie de tuer que j'apaisai en buvant coup sur coup deux verres d'alcool de prune qu'un curé bien intentionné distillait grâce à la licence de sa mère décédée depuis des années, mais qu'il savait bien vivante au ciel près du bon dieu. Puis j'allai rendre visite à des amis dont j'étais sûr qu'ils ne me décevraient pas. Depuis vingt ans, chaque fois que je leur rends visite à l'heure du souper, ils n'ont jamais oublié de m'inviter à manger.

Le lendemain, je passai la première heure de travail comme un somnambule : je pétrissais, je façonnais, je coupais, je pesais, mon corps exécutait tout cela, mais mon esprit flottait ailleurs. Quand j'étais dans cet état, il m'arrivait de verser une double dose de sel dans le pétrin ou d'oublier la levure. Après le premier café, je parvins à faire coïncider mon corps et mes pensées, ce qui améliora sensiblement ma production. A quatre heures du matin, je sortis voir si le stagiaire arrivait. Il faisait nuit, un vent froid transperçait mon tee-shirt blanc. Je n'aime pas ces moments de la nuit où la lumière jaunâtre de l'éclairage public exaspère la solitude des rues désertes. Je préfère le ciel quand il s'éclaire des lueurs du jour, quand passent les premières automobiles et leurs conducteurs renfrognés. Je m'avançai jusqu'au coin de la rue. Tête baissée, un type se faufilait le long des immeubles silencieux. Je reconnus le timbré agoraphobe qui passait ses nuits à parcourir la ville. Dans la journée, il se terrait dans son pauvre logement. Il arriva à ma hauteur, fit un large détour pour m'éviter. Le tout sans relever la tête. De ses congénères, il ne connaissait que les chaussures. Comment faisait-il pour éviter les multiples obstacles placés sur son chemin ? Mystère. Mais d'Aldo, point. J'avais la chair de poule et la tête trempée de sueur glacée. Je m'empressai de retourner à la chaleur du fournil.

A six heures, le patron arriva. Il avait l'air en forme. Il fit le tour du fournil. « Vous cherchez le stagiaire ? », lui dis-je. Il grogna quelque chose comme : « je vois bien qu'il n'y est pas, imbécile ». Il plongea un doigt autoritaire dans la crème pâtissière que mon collègue était en train de battre. « Trop sucrée ! », fit-il en se purléchant les babines. Et dire que cette nuit même, ce doigt inquisiteur avait peut-être fourragé le lotus bleu de la championne de body-forme ! J'eus un haut le cœur et me penchai vers le four pour y respirer la bonne odeur de pain cuit. Avant de ressortir, il se tourna dans ma direction et dit : « si la conseillère se pointe, tu lui diras qu'on ne le garde pas ! » N'ayant pas le courage de l'affronter, il me chargeait du sale boulot. Je l'observai d'un air goguenard. Il partit fâché. Mais je n'étais pas disposé à lui accorder cette fleur. J'avais bien

l'intention de donner une deuxième chance à l'improbable Aldo qui se trouvait dans l'obligation de rembourser des milliers de francs de communications téléphoniques.

A dix heures du matin, l'obscurité se fit soudain. Je crus à une éclipse, mais c'était l'ombre envahissante d'Aldo debout sur le seuil du fournil, le visage en sueur, à bout de souffle, les jambes tremblotantes, un sac plastique en main. Je lui fis signe d'entrer. Il avait le crâne rasé. Sa tête ressemblait à un ballon de foot sur lequel on aurait dessiné des yeux, un nez, une bouche et des oreilles. Mais de plus près, on découvrait la profondeur de ses yeux, tapis dans leur orbite comme des chauves-souris effrayées. Je le fis asseoir sur une chaise. Celle-ci grinça mais tint bon. Il déposa le sac. Je subtilisai un croissant frais dans le panier qui attendait de rejoindre le magasin et remplis une tasse de café chaud. Je les lui portai. Le croissant disparut en deux coups de mâchoires. Il avait un visage si accablé que j'allai en chercher un second qui disparut tout aussi rapidement.

-Alors ?

-Je me suis pas réveillé. De toute manière, j'aurais pas pu marcher jusqu'ici.

Normal, même un sportif de haut niveau, vous ne pouvez pas lui demander de courir un cinq mille mètres avec cent cinquante kilos sur le dos.

-Bon, tu es arrivé, c'est déjà ça. Demain, tu feras mieux. Etre à l'heure, par exemple.

-Je pourrai pas, dit-il d'une voix à peine audible.

-Mais si, tu vas y arriver.

Pour l'encourager, j'allai chercher un troisième croissant. Il en fallut encore cinq avant qu'il ne daigne retrouver un peu de confiance en lui, un peu de cet optimisme désespéré qui laisse croire à un chômeur de longue durée qu'un travail l'attend au bout du tunnel. L'une des vendeuses, que l'on surnommait l'Anthropologue, poussa un cri en découvrant le contenu du panier largement entamé. Je lui promis de payer les croissants. Elle emporta ce qu'il en restait en me jetant un regard de feu. Entre-temps, Aldo s'était endormi sur la chaise. Il respirait par la bouche et l'on pouvait entendre le lent et paisible travail de son estomac. Ne manquait plus que le patron. Il arriva.

-C'est pas vrai, beugla-t-il, tu l'as laissé entrer ?

-Pas si fort vous allez le réveiller.

-Il est seul ?

-Oui, mais il en vaut bien dix (allusion aux croissants, le patron ne pouvait pas comprendre).

-Elle avait dit qu'elle passerait !

-Si elle en a quinze comme lui à placer, je comprends qu'elle ait du retard.

-Bon. Va falloir le faire déguerpir et vite.

-Je voudrais vous y voir, dis-je sur un ton faussement naïf, il doit faire dans les cent cinquante kilos, c'est pas dans mon contrat de travail de me faire écrabouiller par un stagiaire.

-Je te préviens, maugréa-t-il avant de disparaître, s'il arrive quelque chose tu en seras le seul responsable, le seul ! Et alors, je te laisserai pas vingt-quatre heures ! Je me gardai d'insister. Qui ferait le travail si je venais à disparaître ? Lui ?

Les cris avaient réveillé Aldo. Il semblait désesparé, incapable de se rappeler où il était.

-Bouge pas, prends ton temps, lui dis-je. Respire.

-Faut que je rentre.

-Attends un peu, je te ramènerai en voiture.

-C'est vraiment pas pour moi ce travail. D'ailleurs, est-ce qu'il y a un travail pour moi ?

Le désespoir creusait deux trous immondes sur ces joues replètes.

-On va y arriver, on prendra notre temps.

Je sentis une présence dans mon dos. C'était l'Anthropologue. Je me retournai et dit :

-Moi, je serais à ta place, je prendrais des notes. C'est le moment ou jamais de confronter la théorie à la réalité, de comprendre ce qui différencie l'homme de l'animal et pourquoi le moindre lémurien est supérieur à l'homme. Pas besoin d'aller en Papouasie Nouvelle Guinée. Les spécimens de primates les plus beaux sont ici. La jungle, on baigne dedans. Plus ça va et plus c'est cruel. Il faudrait étudier ce mouvement de retour à l'animalité. C'est bien plus intéressant que d'étudier les fonctions naturelles chez les paysans ardéchois ou les rites funéraires de la mafia corse.

Elle ne semblait pas convaincue par mon discours. Elle dit :

-Les dix croissants, c'est cinquante francs.

Bel exemple de relativisme culturel ! Je sacrifiai l'un de mes derniers billets et désespérai d'avoir à demander une avance au patron lequel, inévitablement, en profiterait pour exercer quelque chantage.

Après avoir abandonné le fournil aux pâtisseries, je reconduisis Aldo. J'avais acheté la 4L à un collectionneur. Elle était comme neuve. Je l'aimais pour son air de vieille fille prude et sa tenue de route abracadabrante. Quand Aldo y grimpa, elle balança d'un amortisseur sur l'autre, dans un spasme interminable, avant de pencher définitivement de son côté. Nous partîmes, cahin caha, mais enfin, c'était mieux que d'aller à pied. J'expliquai à Aldo qu'elle était fragile et qu'elle avait besoin d'un réglage des biellettes de direction, sans savoir à quoi servaient les biellettes de direction. Il répondit que c'était plutôt la pompe à huile qui était grippée. C'était quasiment une insulte envers le collectionneur qui l'avait entretenue comme la prune de ses yeux. Je ne voulais pas le contrarier. Et puis j'avais trop à faire pour essayer de rééquilibrer l'équipage en me penchant par la fenêtre. Nous arrivâmes rue de Pékin (le nom de cette rue n'a cessé d'évoquer en moi l'Empire du Milieu et son goût pour les couleurs laquées. Tout ce qu'il y avait de chinois rue de Pékin c'était un traiteur alsacien qui fabriquait les meilleurs nems de toute la ville). Pour me garer, je grimpai sur le trottoir. Quand la roue franchit l'obstacle, un bruit étrange comme un cri s'éleva à gauche. Du coup, la voiture pencha de l'autre côté. Pour extraire Aldo de l'habitacle, je dus faire appel à deux employés municipaux qui entretenaient un parterre de fleurs à quelques mètres de là. Dès qu'il fut sur le trottoir, Aldo refusa toute aide. J'insistai pour l'accompagner (quatre étages raides, sans ascenseur). Il se fâcha. Je repartis déçu. La voiture faisait un bruit de casserole. Je m'arrêtai. La roue gauche penchait comme si elle était ivre. Mais ce n'était qu'une fatigue passagère.

Pour me consoler, je me rendis chez Mathilde. Il était temps de reprendre nos vieilles habitudes. Nous avions vingt minutes à partager avant qu'elle n'aille

chercher ses enfants à l'école. Elle vivait dans un pavillon déglingué d'une cité ouvrière qui n'était plus que la pâle figure de la fierté prolétarienne des Trente Glorieuses (« à ne pas confondre avec les Trente Joyeuses », comme disait mon père qui était assez peu cultivé mais qui s'y connaissait en festivité). Je me garai dans une rue sans issue à l'arrière des pavillons et rentraï par une porte grillagée qui, depuis le jardin, permettait de rejoindre l'entrée de la cave. On y accédait en descendant quelques marches humides et glissantes. Par un passage étroit, on se faufilait entre les tas de bois, de ferraille et les pièces de voitures qui s'entassaient là comme un méchant dépotoir d'intimités mécaniques.

On se retrouvait à la cave, jamais à l'étage. C'eût été trop dangereux. Il y avait de tout dans cette cave et même un vieux canapé assez grand et pas trop défoncé pour s'exercer à *l'ars amatoria* de maître Tong-Hsuan (Chine, VIII^{ème} siècle, un classique de la science médicale chinoise que j'ai eu l'occasion d'emprunter à l'un de mes amis sinophile et que je garde précieusement sous une couverture de livre de cuisine). Il y régnait une odeur de charbon un peu acidulée et de vieux habits cramoisis. En général, c'était supportable. Lorsque l'anticyclone des Açores s'aventurait vers le nord ou se retirait au sud, des miasmes telluriques remontaient par un regard rouillé où s'écoulait le trop plein d'une chaudière à bois dont je ne me serais pas risqué à deviner l'âge. Les conditions étaient antédiluviennes, mais il y avait Mathilde.

Entre Mathilde et moi, c'est une histoire ancienne. Elle est d'origine tzigane, son nom manouche est Papikra. Nous nous sommes connus très jeunes. J'avais quatorze ans, elle en avait douze. Nous nous sommes aimés dans les discrets fossés qui bordaient la cité chimérique, mais fortifiée, dans laquelle j'ai passé mon enfance. Nous vivions dans un trou de l'espace-temps, un vide semblable aux trous noirs qui se rencontrent dans l'univers. La mère de Papikra et ses frères étaient venus s'installer en ville après le décès du père victime d'un accident de voiture. Ils essayaient tant bien que mal de s'adapter à une vie sédentaire à laquelle ils n'étaient pas préparés. Ils vivaient dans un immeuble délabré à l'image du quartier qui abritait tout ce que la ville comptait de marginaux et de déclassés, d'artisans pauvres et d'immigrés en transit. L'aventure dura deux ans. Jusqu'à ce que les frères de Papikra décident qu'elle n'était plus une enfant mais une femme qu'on ne pouvait plus laisser fréquenter un gadjé, fût-il un adolescent. Nous passâmes outre. Je fus rapidement identifié comme le voleur de femmes tziganes que je n'étais pas. Il y eut des tensions, puis des coups, des menaces. Par chance (ou peut-être par malheur), la situation de mon père s'étant sensiblement amélioré (il avait quitté la grande usine pour un petit atelier d'usinage où il gagnait de quoi contracter un prêt immobilier), nous quittâmes le quartier pour rejoindre une maisonnette ouvrière qu'une usine de tissage en liquidation vendait pour une bouchée de pain. Papikra ne sachant pas écrire, la séparation fut totale.

En ce qui me concerne, je sombrai dans une dépression que les médecins attribuèrent à une crise d'adolescence particulièrement aiguë. Par chance (et certainement pas pour mon malheur), je retrouvai Mathilde, alias Papikra, des années plus tard lors d'une fête musicale. Elle traînait deux mioches accrochés à

sa jupe et en portait un autre à la hanche. Aucune parole ne fut échangée. C'était trop brutal. Elle avait toujours son regard de feu, une nonchalance dans la démarche, et, bien qu'elle eût trois enfants, elle avait gardé sa taille d'adolescente. La dépression avait retardé ma croissance, de sorte qu'elle était maintenant à peine plus grande que moi. Ce jour-là, je me contentai de la suivre jusqu'au pavillon où elle habitait. Il y avait un abri bus à proximité d'où je pouvais observer ses allers et venues. J'y passai la soirée et une bonne partie de la nuit. A vrai dire, il y eut assez peu de mouvement. Une femme du voisinage se présenta, entra, y resta une bonne demi-heure, puis arriva le mari au volant d'une camionnette délabrée. Il descendit avec peine du véhicule, claqua la porte sans la fermer à clé, se dirigea vers le pavillon d'une démarche peu assurée. Il était bien tard. Un chien en veine de consolation vint me renifler et me mordiller le pantalon. Je n'osais pas le chasser de peur d'alerter les voisins. Il pissa contre l'un des panneaux vitrés de l'abri puis s'en fut. Peu de temps après, arriva un couple de jeunes gens. Replié dans mon coin, j'assistai à d'adorables ébats juvéniles jusqu'au moment où un picotement au fond de la gorge me contraignit à un toussotement que je ne pouvais plus retenir et qui les fit s'enfuir. Une heure s'écoula avant que Mathilde n'apparaisse enfin. J'avais des crampes partout. Elle me fit signe de contourner la maison. Elle m'attendait à l'entrée de la cave. Je me jetai sur elle. Je voyais à peine ses yeux, mais je sentais son corps ferme et accrocheur tendu par le désir. Je ne sais plus comment nous avons fait l'amour. Sans doute sur le sol crasseux de la cave. Nous étions enveloppés dans un nuage libidineux qui nous coupait du monde. Soudain, je sentis une violente douleur à la cheville droite. C'était le chien, il me prenait sans doute pour un violeur. Par chance, ma main tomba sur ce qui ressemblait à un manche de pioche, je m'en emparai et lui assénai un coup sur la tête. Il se mit à hurler. Je m'enfuis comme un voleur, le pantalon en bas des fesses et la cheville sanguinolente.

Heureusement, à ce moment-là, le mari de Mathilde ronflait abruti par un excès de bière. Quant au chien, on le retrouva mort, empoisonné, quelques jours plus tard. Je soupçonnai Mathilde, mais elle nia avoir commis cette infamie. D'ailleurs, plusieurs mois s'écoulèrent avant que nous eussions la force de nous reparler. L'émotion était trop vive, le temps compté. Quand on n'a pas plus d'une heure et souvent moins pour se livrer, on évite de perdre son temps en palabres. On compte ses gestes, on approfondit une, deux, trois positions, puis on s'aperçoit qu'il faut en terminer. Alors, on jouit et on pleure la tendresse qu'il n'est plus temps de partager. Ce jour-là, nous eûmes à peine le temps de consommer l'acte et je ne pus rien dire à Mathilde de ce que j'avais prévu de lui raconter concernant Aldo, car elle me reprocha vivement les mois et les semaines pendant lesquels je l'avais laissée en rade. Je pensais qu'elle essayait de rafistoler son couple, mais elle n'y croyait plus. Elle en souffrait et personne pour la consoler.

Le lendemain, je ressentis de la tristesse. Aldo n'arrivait pas. Il n'y avait donc rien à faire. Sa grosse carcasse appartenait à cette catégorie de chômeurs défaits, trop mal en point pour reprendre une activité professionnelle. Pendant plus d'une heure, je travaillai la tête serrée dans un carcan maussade qui me rendait agressif. Je devais être fort désagréable car, bien qu'habitué à subir mes sautes d'humeur, mes collègues me rabrouèrent sans ménagement. A huit heures, l'Anthropologue vint me prévenir qu'Aldo venait de téléphoner pour s'excuser. Il

était malade. Le carcan disparut. Je souris. Elle se méprit. Ses beaux yeux bruns devinrent presque noirs et elle dit :

-Vous êtes bien content de vous en débarrasser, n'est-ce pas ?

Je pris le temps de soutenir son regard moins pour m'imposer que pour en admirer la sombre beauté avant de lui répondre :

-Si tout le monde avait le même enthousiasme que moi, il n'y aurait plus de chômeurs dans ce pays.

-On dit ça, mais vous n'acceptez que les chômeurs capables de travailler et qui ne causent pas trop de problèmes.

Elle avait sûrement relu Lévi-Strauss avant de m'asséner une vérité de ce calibre.

-Et alors, dis-je, qu'est-ce que tu attends pour aller le soigner ?

Elle blêmit, tourna les talons et se dirigea vers la sortie.

-En plus, il n'a pas de femme, ça lui ferait du bien d'en tripoter une ! lui lançai-je avant qu'elle ne sorte.

A vrai dire, je ne savais pas s'il avait une femme ou pas. Je ne savais rien de ce type ni de son histoire. Il était plutôt encombrant et vraiment lourd. C'était une difficulté réelle pour survivre dans un monde où, partout, règne la dictature de la légèreté, du fluide, du surf, du 0% de matière grasse, du fitness (ce mot affreux qui rime avec finesse), du rapide et de l'aérodynamique. Je l'imaginai fébrile, claquant des dents, couché au fond de son lit, incapable de quitter sa mansarde pour se rendre chez le médecin. Avait-il assez d'argent pour se payer des médicaments ? Ces réflexions me turlupinèrent jusqu'à la fin de la matinée. Je décidai de passer à son domicile, histoire de lui apporter un soutien moral et peut-être plus. Au passage, je proposai à l'Anthropologue de m'accompagner. Elle leva les bras au ciel et détourna la tête. Elle n'y croyait pas.

La Renault 4 et sa roue voilée me traînèrent jusqu'à la rue de Pékin. Il fallait absolument que je l'amène au garage. C'est le genre de corvée que je déteste et, si j'avais eu les moyens d'acheter un véhicule, je l'aurais fait dans l'instant. Le mouvement de la roue atrophiée donnait du tangage à la voiture. J'attrapai le mal de mer. Je me garai à la diable et marchai en m'appuyant sur les murs pour atteindre l'immeuble où habitait Aldo. Les regards des quelques passants qui me croisèrent à ce moment-là, m'en dirent plus long sur l'âme humaine que les oeuvres complètes de Lacan (plusieurs ouvrages de Lacan figurent dans la bibliothèque de mon ami sinophile mais il m'a avoué ne jamais les ouvrir. Il a raison, il ne faut jamais rien jeter, les choses les plus étranges peuvent servir un jour où l'autre. Par exemple, il y a un mois, j'ai regretté amèrement d'avoir jeté à la poubelle un procès-verbal que le vent avait inopinément jeté sur mon pare-brise).

Ces vieux immeubles, il faut les apprécier avant que les promoteurs immobiliers ne les rachètent pour les transformer en copropriétés pour classes moyennes, avec leurs couleurs pastel, l'inévitable interphone, les cloisons de placoplâtre, les studios, les éclairages indirects et tutti quanti. Celui-là sentait l'encaustique. Signe qu'il y avait encore quelques locataires assez valides pour entretenir les escaliers en bois aux marches creusées et ajourées. Un frisson me parcourut l'échine quand je découvris l'état de celles qui menaient du troisième au

quatrième étage. D'ailleurs, plus on montait et plus il y avait d'objets sur le palier. Ici et là, on découvrait les fils de l'installation électrique qui, par endroit, étaient sortis de leur gaine. Les très nombreux déménagements avaient laissé des traces sur la tapisserie dont on ne reconnaissait plus le motif. Par endroits, les barres de la rampe d'escalier étaient cassées ou absentes. Elles étaient en fer forgé, d'un modèle comme on n'en réalise plus. J'arrivai enfin au quatrième. Il n'y avait qu'une porte. A côté, c'était le grenier.

Devant la porte, un petit tapis usé jusqu'à la corde, une paire de baskets de petite taille (Aldo était grand mais il avait de petits pieds) et des bouteilles vides rangées dans un cageot. Sur la porte, une affichette où était écrit : « je n'y suis pour personne ». Chaque mot avait été découpé dans un journal et recollé sur une bande de papier. Au-dessus, au feutre, d'une écriture enfantine : Aldo Riso. On entendait des roucoulements. Je collai mon oreille contre la porte. Une radio diffusait de la musique bavaroise en même tant qu'un bruit curieux mais régulier, comme si un robinet avait goutté dans une calebasse. C'était inattendu et un peu inquiétant. Je frappai. Rien ne bougea. Je frappai plus fort. Un chien se mit à hurler à l'étage en-dessous et des perruches se mirent à piailler quelque part dans l'immeuble. Cette carcasse que je croyais vide se mit soudain à tressaillir de bas en haut. Le supplice de la calebasse cessa. S'élevèrent des sifflements d'origine inconnue. A cet instant, j'aurais mieux fait de m'enfuir. J'insistai, frappai encore en appelant : « Aldo, c'est moi, ton boulanger ! » Pourquoi « ton boulanger » ? J'appréhendais certaines complications et j'évitai de livrer mon nom à l'immeuble entier. Peur incongrue certes, mais qui, en bien d'autres occasions, m'a permis d'éviter le pire. En l'occurrence, le mot « boulanger » agit comme un sésame, la porte s'ouvrit, se remplit de la présence d'Aldo dont le visage rougeaud et la crispation maxillaire indiquaient qu'il n'était pas d'humeur à plaisanter. Le tout sur un rythme endiablé de polka !

Il éructa, postillonna, frappa du pied, de la main, s'époumona, s'étrangla, le visage en feu, les yeux en sang, la bave aux lèvres, la colère au ventre, la tête en furie. Je me fis tout petit, c'est dire si je n'en menais pas large, aux sens propre et figuré. En gros, il dit ceci, du moins c'est ce que je crus comprendre :

-J'en ai rien à foutre de ta boulangerie, de ton pain pourri. J'ai failli perdre ma vie dans ce boulot de con. Tu peux te les coller au cul tes croissants de merde. Si tu crois que je vais me lever à cinq heures du mat et aller me crever pour deux mille balles par mois ! Je suis pas un vendu de première, j'ai des exigences, vous me faites tous chier !

Et il claqua la porte avec une telle violence que des morceaux de plâtre tombèrent alentours. Un silence de mort s'installa dans l'immeuble. Je m'apprêtais à repartir, quand la porte s'ouvrit une nouvelle fois.

-Quant à ton patron, ce peigne-cul, tu lui diras que je suis pas une gonzesse qu'on baise jusqu'à l'os !

Nouveau claquement, nouvelle chute de plâtre, nouveau silence. C'en était terminé de mon empathie pour les chômeurs, de mes pulsions charitables, de mes bonnes intentions et de mes rêves de rédemption. Adieu Aldo ! Je repartis furieux, décidé à ne plus jamais me laisser embobiner par le sourire menteur d'une jolie

conseillère en insertion. J'arrivais au palier inférieur quand la tête rubiconde d'Aldo fit une dernière apparition au-dessus de la rampe:

-Tu leur diras que j'en veux plus de leur RMI, qu'ils se les bouffent leurs deux mille balles de merde. Ils peuvent me le supprimer, je m'en branle. Je préfère crever ! Tu entends : crever ! Je suis pas un cocu, merde !

Encore un claquement, plus sinistre, comme si une planche qui se brise. Chute de plâtre à l'étage en dessous, silence. Je poursuivis ma descente et évitai de justesse une petite vieille qui se tenait dans un angle. Mon pied droit glissa et je descendis une dizaine de marche sur les fesses. Elle s'approcha, petitement. Elle se tenait à la rampe. Elle ne s'excusa même pas. Elle en avait après Aldo et elle ne pensait qu'à elle même. Je la devinai suspicieuse et hypocrite, de sorte que je m'entendis défendre l'indéfendable, l'orang-outang qui venait de me jeter.

-Ah, fit-elle, vous ne savez pas ce qu'il me fait ! La musique à fond, toute la journée, et des bruits, des bruits pas catholiques, si sa pauvre mère entendait ça ! Elle fit mine de pleurnicher. Il faudrait qu'il accepte de se soigner, il ne veut pas. On devrait l'interner de force. Mais les policiers s'en foutent. Je les ai appelés, combien de fois je les ai appelés, maintenant je n'ose plus parce qu'ils se fâchent contre moi. S'ils ne nous défendent pas qui va le faire ?

-S'ils ne veulent pas venir, c'est qu'il n'est pas si dangereux que ça, répliquai-je en me relevant avec peine et en me frottant les fesses.

-Pensez-vous, mon chat, un persan de collection, de pure race, il a failli le jeter dans la cage d'escalier parce que j'ai fait venir un huissier pour constater le bruit. Il le tenait à bout de bras, tout en haut, et il gueulait : voyez ce qui va arriver à votre saloperie de bestiole si vous continuez à me persécuter ! Un comble, c'est lui qui me persécute et c'est moi qu'on accuse.

La vieille commençait à me courir sur le nez. Je descendis lentement, elle me suivit et m'accabla de son babillage insupportable.

-Vous feriez mieux de surveiller votre chat, plutôt que d'épier vos voisins ! lui dis-je.

Elle eut un haut le cœur, s'immobilisa. J'en profitai pour m'éclipser, en boitillant, mais avec soulagement.